

L’auteur libanais Mazen Kerbaj déploie l’histoire de son père dans *Antoine*, une série émouvante et forte, qui compte déjà trois tomes

CHRISTOPHE BUISSON

**Bande dessinée** ► Depuis 2015, Mazen Kerbaj vit à Berlin. Ce musicien et auteur de BD, né à Beyrouth en 1975 au moment où démarrait la guerre civile libanaise, entretient un rapport complexe avec son pays natal: «Ma relation au Liban est faite d’un mélange de haine et d’amour, un peu comme avec des parents, nous explique l’auteur depuis la capitale allemande. Les gens qui adorent leur pays me semblent très louches.» Le Liban est pourtant la toile de fond de son nouveau projet: retracer le parcours de son père, Antoine Kerbaj, acteur célèbre dans le monde arabe.

En 2014, Mazen Kerbaj retrouve le manuscrit de *La Marseillaise arabe*, une pièce de théâtre que son père a commandée à Mohamed al-Maghout, poète syrien. Celle-ci est jouée à Beyrouth lorsque la guerre éclate et interrompt les représentations, mettant fin aux activités théâtrales d’avant-garde de Kerbaj senior. L’acteur passera ensuite à la télé, dans des productions moins glorieuses, mais qui lui assureront une réputation panarabe – son fils le présente comme le De Niro de la région.

#### Débuts oniriques

Mazen Kerbaj décide donc de décrire le parcours paternel avec cette série intitulée *Antoine*, qui est «un peu une biographie de [son] père, un peu une autobiographie, un peu une histoire du Liban. C’est tout ça, passé à la moulinette.» Le projet démarre vraiment en 2018. Les trois premiers chapitres de la saga sont déjà disponibles, chacun présenté dans un petit fascicule de 28 pages, en noir et blanc.

Le premier tome, *Le destin arabe*, commence de façon assez onirique. On y découvre un moustachu en slip et cravate, équipé d’une valise. Lassé de l’incurie politique et du manque de perspectives économiques, il veut quitter le Moyen-Orient mais est arrêté dans son élan par un colosse, devant qui il doit justifier l’abandon de sa patrie. Un dialogue mordant oppose les deux hommes. Notre fuyard ne passera pas, et on ne comprend qu’à la dernière page

de l’album qu’il s’agit d’une représentation de *La Marseillaise arabe*, jouée par Antoine Kerbaj.

Retour à la réalité dès le deuxième volume, *Rue Hamra*. Trois groupes, dont les comédiens de la troupe d’Antoine, discutent en avril 1975 dans un café de Beyrouth. Ils sont interrompus par l’irruption d’un type qui prévient à la cantonade qu’une fusillade a éclaté entre phalanges chrétiennes libanaises et résistance palestinienne. Des barri-

«Ma relation au Liban est faite d’un mélange de haine et d’amour» Mazen Kerbaj

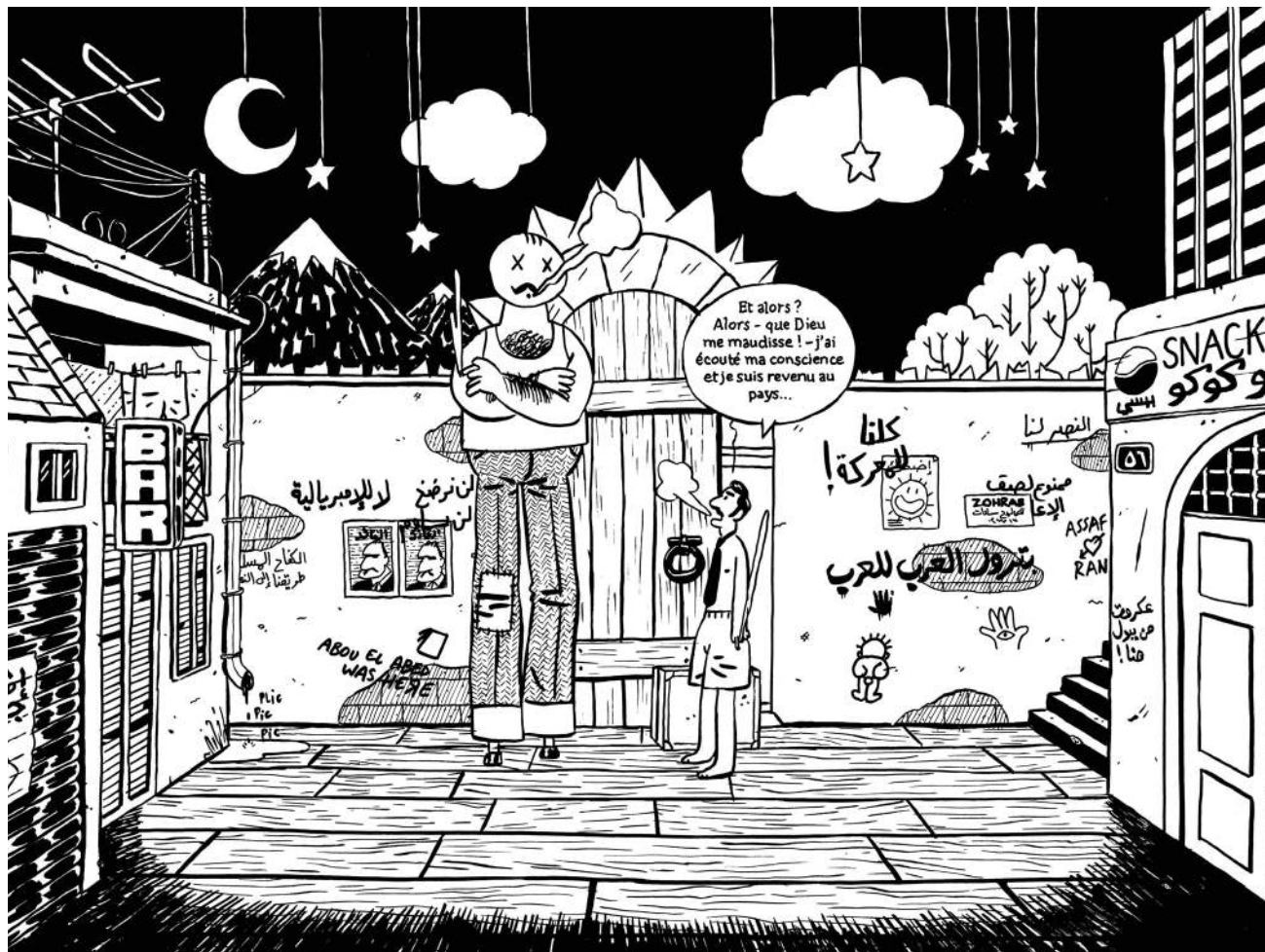


Planche d’*Antoine*, bande dessinée de Marzen Kerbaj. EDITIONS SAMANDAL

quatre mois, avant de devoir retourner dans une ville toujours en proie aux combats – il faut rejoindre l’hôpital pour la naissance de Mazen. Malgré la présence pesante de la guerre au début de cette série, l’auteur prévient: elle n’est pas le thème principal de l’histoire. Le quatrième tome est attendu dans les mois qui viennent, et la série devrait en compter huit au total. «Encore un an et demi de travail», estime le dessinateur.

Ce labeur au long cours, nourri d’anecdotes familiales et de nombreuses interviews de son père, remue des choses délicates chez Mazen Kerbaj: «C’est un projet qui me tient à cœur mais qui est très dur à sortir, il est tellement intime. Quelque part, j’en ai un peu peur.» Et puis, lui qui aime improviser sur des formats courts, «dans l’urgence et la rapidité», a dû cette fois se résoudre à établir un plan, qu’il tâche de suivre.

#### Styles graphiques variés

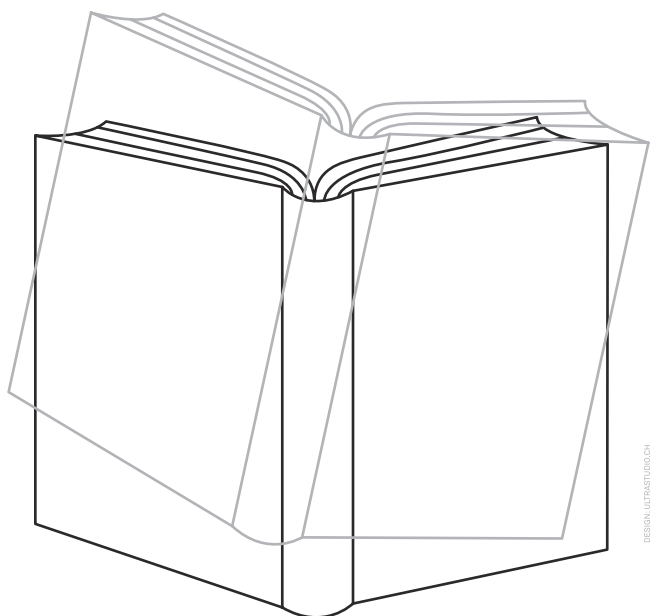
Seul moyen d’aborder cette difficulté: morceler le récit, créer un recueil de petites histoires qui s’articulent entre elles et développent des narrations différentes. «Cela me permet une certaine expérimentation, inhérente à mon travail», dit-il. L’auteur a également choisi de varier les styles graphiques: «A chaque fois, j’essaie de trouver une nouvelle manière, c’est vital pour moi.»

Fragmentation narrative et diversité du dessin lui permettent ainsi d’affronter le carcan d’un récit au long cours. «Je me surprends moi-même et j’essaie de surprendre le lecteur.» Une constante tout de même: un trait expressif, qui offre un mélange parfait entre un certain schématisme et des détails précis. Antoine Kerbaj, acteur, n’est pas au terme de son parcours, ni le lecteur au bout de ses surprises. On ne s’en plaindra pas. I

Mazen Kerbaj, *Antoine*, Ed. Samandal.

PUBLICITÉ

Dès le lundi 11 mai  
avec la réouverture  
des librairies  
J’achète un livre suisse



LIVRESUISSE

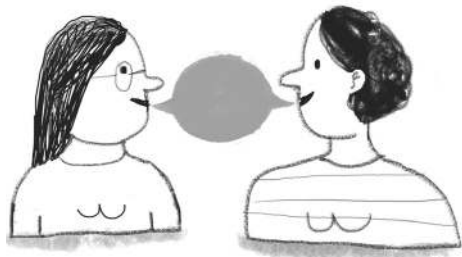
## La France en covoiturage

**Road trip illustré** ► Écrit à la première personne par la journaliste Caroline Stevan, *BlaBlaCar, la France et moi* propose un tour de l’Hexagone dans l’auto des autres.

Avant, il y avait l’auto-stop. Aujourd’hui, si on continue à utiliser les pouces pour demander un bout de siège dans le véhicule d’autrui, c’est pour tapoter une destination sur une appli de covoiturage. Par exemple celle de BlaBlaCar, plateforme communautaire payante, que la journaliste Caroline Stevan a utilisée pour réaliser un double tour de France.

Au printemps 2018 et en février 2019, elle a ainsi passé trois semaines sur les routes hexagonales, au fil de deux voyages. Aujourd’hui journaliste à la RTS après avoir couvert l’international puis la photographie au *Temps*, la Franco-Suisse voulait renouer avec le pays d’une partie de son enfance et de ses études. Elle en prend la température en tant que double-nationale, habituée à vanter l’efficacité helvétique outre-Jura et à dire «quatre-vingt» sur la rive nord du Léman.

Ponctué de nombreux dessins bleus et noirs de l’illustratrice polonaise Dominika Czerniak-Chojnacka, *BlaBlaCar, la France et moi* débute par une boucle digne du Tour cycliste. Au départ de Lausanne, on descend vers le Sud pour remonter jusqu’à Dunkerque via Nantes et Paris, avant de re-



DOMINIKA CZERNIAK-CHOJNACKA / HELVETIQ

joindre Strasbourg et Besançon. Sans détours par l’Alpe d’Huez ou le mont Ventoux, toutefois, puisque le road trip en étapes se fait principalement «d’une grande ville à une autre, d’une aire d’autoroute à une zone commerciale».

**Ce qui poussera l’auteure** à repartir moins d’une année plus tard, le temps d’un second «bain de France, en eaux un peu plus profondes», entre Annonay, Saint-Nectaire, Nevers, Moulins ou Albertville. Il s’agit cette fois-ci d’emprunter quelques chemins de traverse, car entre-temps, nombre de ronds-points français ont pris les teintes fluo de la contestation.

Caroline Stevan raconte les trajets autant que les discussions et parsème son récit

de détails évocateurs – de ceux qui valent mille mots, comme une photo dans un journal. Dans les échanges, les critiques contre le pays et son jeune roi s’accumulent au même titre que les tickets de péage, que la voiture soit une BMW noire ou une vieille Renault, «dans un exercice d’autodénigrement qui me paraît propre à la France, ce coq consterné de ne pas être un paon».

La journaliste a caché sa profession aux personnes côtoyées, choisissant ensuite d’anonymiser ses rencontres. Elle raconte le gentil Frédéric, la pâle Roxane, l’ex-militaire Robert ou l’énergique Annie. Elle décrit les colombages bigarrés d’un village normand, les innombrables zones industrielles hantées de fast-food et grandes chaînes, son désamour de Paris ou la dispute entre un chauffeur et une passagère pour savoir si Metz se prononce «metz» ou «messe» (réponse B).

Agrémenté de quelques photos de l’auteure, figurant parkings, drive-in ou stations-service, le tout procède avec une empathie qui ne lisse jamais le propos, au gré de piques contrebalancées par une bonne dose d’auto-ironie. Comme avec tout livre, on gère la lecture avec ses deux pouces, deux doigts décidément indispensables au voyage. **SAMUEL SCHELLENBERG**

Caroline Stevan, *Blablacar, la France et moi*, Ed. Helvetiq, 2020, 135 pp.